

Díaz-Canel: pour un ordre international basé sur la coopération

Image not found or type unknown



La Havane, 1er février (RHC) Le président cubain Miguel Díaz-Canel a appelé vendredi à un nouvel ordre international fondé sur la solidarité, la coopération et le respect du droit de chaque pays à définir

son système politique, économique et social, sans ingérence.

En clôturant la 6e Conférence internationale pour l'équilibre du monde, le président a souligné qu'il devait s'agir d'un modèle démocratique, dans lequel toutes les nations ont la possibilité d'être réellement représentées sur un pied d'égalité.

Discours prononcé par le Président Díaz-Canel lors de la clôture de la VIe Conférence internationale pour l'équilibre du monde

Miguel Díaz-Canel Bermúdez Miguel Díaz-Canel Bermúdez 31 janvier 2025

Discours prononcé par Miguel Mario Díaz-Canel Bermúdez, premier secrétaire du Comité central du Parti communiste de Cuba et président de la République, lors de la cérémonie de clôture de la VIe Conférence internationale pour l'équilibre du monde, au Palais des congrès, le 31 janvier 2025, « Année 67 de la Révolution ».

(Versions sténographiées) - Présidence de la République)

Chers amis, chers amis, Martiens qui luttez pour l'équilibre du monde avec les armes des idées, seules capables de sauver et d'émanciper les êtres humains :

Je voudrais commencer par vous remercier de votre participation, enthousiaste et contributive, à cet événement convoqué par un homme de 172 ans qui, pourtant, n'est pas un vieillard : José Martí est un homme éternel, ce qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer à Cuba, car nous le ressentons partout.

Et il est encore moins nécessaire de l'expliquer devant un public comme celui-ci, car c'est précisément cette éternité qui fait de José Martí un contemporain des nôtres, mais aussi des enfants qui vont naître, c'est ce dont vous avez le plus parlé pendant ces journées de Marti à La Havane.

J'aime toujours commencer par remercier les visiteurs d'avoir osé manifester en personne leur solidarité avec Cuba, car non seulement ils le font en assumant les frais de voyage et d'hébergement, mais ils doivent aussi faire face à des menaces et à des punitions, spécialement conçues pour nous condamner à la solitude, puisqu'aucune autre arme n'a fonctionné dans la tentative d'abandonner le peuple rebelle et digne de Fidel et Raúl Castro, leaders de la génération qui n'a pas laissé mourir Martí l'année de son centenaire.

La participation massive à cette conférence, avec plus d'un millier de personnes de 98 pays, dont plus de 400 délégués cubains, est également un formidable encouragement pour le peuple cubain, car elle constitue une reconnaissance de sa résistance héroïque dans le contexte d'un monde en déséquilibre menaçant pour l'espèce humaine, où même la dignité fait l'objet de négociations.

Cuba, qui paie depuis 66 ans le prix très élevé d'être sans prix, le sait très bien. Car, comme l'a dit l'homme éternel qui nous convoque et nous rassemble, « la pauvreté passe : ce qui ne passe pas, c'est le déshonneur que les hommes ont tendance à se jeter à la figure sous prétexte de pauvreté ».

Martí a été parfaitement défini par le poète cubain José Lezama Lima comme « le mystère qui nous accompagne », une expression qui pourrait être interprétée comme les profondeurs de la connaissance et de l'amour qui, si immenses, ne sont jamais entièrement déchiffrées.

Et c'est bien vrai : Martí nous accompagne sans cesse, nous les Cubains. Sa présence va du simple buste qui lui est dédié dans une école, un atelier, une usine ou un hôpital, à l'éblouissement qui nous assaille encore à la lecture de ses vers ou de ses définitions qui semblent avoir été écrites pour le XXI^e siècle. Et cette découverte se fait en passant par une admiration totale pour la cohérence de sa pensée et de son action.

Mais Martí n'accompagne pas seulement les Cubains, mais tous les citoyens du monde qui croient fermement en la possibilité d'améliorer et d'équilibrer ce monde, et qui le font à contre-courant de la barbarie aujourd'hui visible dans l'apogée de la cupidité et dans la douleur infinie causée par les cupides en raison de leur mépris absolu de la souffrance humaine.

Je parle tout d'abord de l'holocauste palestinien aux mains du gouvernement israélien et de ceux qui alimentent ce désir de tuer, mais aussi de la persécution brutale et de la déportation humiliante, menottés et enchaînés, de milliers de migrants qui se sont brisé le dos sous le fouet du déséquilibre économique qui les a contraints à émigrer. D'ici, nous demandons que la Palestine soit libre ! (Applaudissements).

Et je parle, bien sûr, de Cuba, des centaines de fois victime du terrorisme, dont le noble nom a été inclus et réinscrit dans une liste infâme de prétendus sponsors du terrorisme, de sorte que les banques internationales obéissantes ferment leurs portes à toute gestion commerciale ou financière qui contribue à répondre aux besoins fondamentaux du peuple cubain.

Je parle de Cuba, à qui les États-Unis ont volé un morceau de terre au nom d'une amitié qu'ils n'ont jamais honorée, en utilisant ce territoire, illégalement occupé depuis plus d'un siècle, comme base militaire et prison où des personnes que l'empire déclare ennemies et coupables, la plupart du temps sans la moindre preuve de leur crime, sont torturées et enfermées dans un vide juridique.

Comme si cette infamie, condamnée des centaines de fois par les tribunaux internationaux, ne suffisait pas, on nous annonce maintenant que 30 000 déportés seront envoyés sur la base navale américaine de Guantanamo Bay. Une fois de plus, l'illégalité, le mépris des traités internationaux et l'idée inacceptable qu'il existe des pays et des peuples supérieurs au reste de l'humanité.

Malgré toutes les douleurs, comme nous le disons ici, et les ordres présidentiels des maîtres du monde, nous ne nous tairons pas face à l'infamie, et nous ne perdrons pas notre confiance et notre foi dans l'amélioration humaine, la vie future et l'utilité de la vertu (Applaudissements).

Martí nous accompagne également dans l'optimisme, car nous avons en lui l'être plein d'espoir que le pape François appelle de ses vœux, et nous avons le combattant qui est venu exprimer que « l'honneur humain est impérissable et irréductible, et rien ne le désintègre ni ne l'étouffe, et quand d'un côté on réussit à l'opprimer et à le faire disparaître, de l'autre il bondit enflammé et puissant ».

Grâce à de telles déclarations, il devient pour nous un point de référence et une personne essentielle pour entreprendre la bataille quotidienne pour la justice sur une planète au bord de l'agonie sous la domination de la cupidité. Nous ne renonçons pas ! Nous avons appris de Martí que de la douleur et de la nécessité d'y mettre fin naissent la force et la volonté d'affronter et de surmonter les plus grands défis.

La grande poétesse et dévouée Martiana Fina García Marruz, étudiant inlassablement l'œuvre de l'Apôtre, a indiqué quelques clés pour comprendre les chemins de la radicalisation de sa pensée politique.

Fina, compagne de Cintio Vitier, elle aussi enseignante et très martienne, a dit de Martí : « L'organisateur révolutionnaire est né dans le Presidio. C'est là qu'il a compris qu'il était irréaliste de construire une révolution triomphante avec de la haine. Il pensait que notre combat était celui de la justice et non de la vengeance. Avec ses discours enflammés, il a transformé les pires ennemis en amis. Il a allumé la flamme de l'amour.

Et Martí est le même être humain qui - peut-être en raison de son essence poétique, de son extrême sensibilité et de sa capacité d'analyse qui lui permettait de voir là où d'autres restaient aveugles - s'est radicalisé à tel point que dans une lettre inachevée à son frère bien-aimé, Manuel Mercado, il a écrit un paragraphe qui est au cœur du destin de Cuba, et que presque tous les Cubains connaissent par cœur.

Martí dit : « Je risque déjà chaque jour de donner ma vie pour mon pays et pour mon devoir - puisque je le comprends et que j'ai le courage de le faire - afin d'empêcher à temps, avec l'indépendance de Cuba, que les États-Unis ne se répandent dans les Antilles et ne tombent, avec une force encore plus grande, sur nos terres d'Amérique. Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent et tout ce que je ferai, c'est dans ce but ».

Il semblerait qu'il ait tout dit et pour tout le temps, comme s'il n'avait pas de barrières temporelles. Martí est lu et ses idées continuent d'être d'une utilité inépuisable, même s'il n'a pas été témoin des découvertes que l'humanité a vécues depuis qu'il est tombé héroïquement au combat.

Peu de gens comme lui ont pu prévoir, à l'heure même de sa naissance, le danger qui déborde aujourd'hui sous nos yeux, d'un empire moderne irrespectueux des droits au nom d'un mandat divin, prêt à balayer les équilibres de la civilisation.

Il semble s'être déjà exprimé en prédisant que « lorsque les empires atteignent l'apogée de leur prospérité, ils sont au bord du précipice qui les dévore ».

Il définissait le « voisin avide, qui avoue nous désirer » et nous demandait d'être vigilants « face à l'avidité possible d'un voisin fort et inégal » ; et dans le cas de Cuba, il parlait de « l'indépendance de l'archipel heureux que la nature a placé au cœur du monde ».

Il savait que, pour des raisons d'origine, tandis que ceux du Nord achetaient, ceux du Sud pleuraient, et c'est alors qu'il a souligné la nécessité de comprendre cette différence essentielle, afin que seul un pont de respect mutuel entre deux univers culturels soit viable.

Il n'a jamais encouragé l'animosité contre les bons et talentueux fils et filles de la masse continentale du Nord, mais sa réflexion sur les risques d'accepter que les nations nouvellement libérées de l'empire espagnol décadent soient subordonnées dans une relation inégale avec le nouvel empire en gestation était claire comme de l'eau de roche.

Je parle de Cuba, à qui les États-Unis ont volé un morceau de terre au nom d'une amitié qu'ils n'ont jamais honorée, en utilisant ce territoire, illégalement occupé depuis plus d'un siècle, comme base militaire et prison où des personnes que l'empire déclare ennemies et coupables, la plupart du temps sans la moindre preuve de leur crime, sont torturées et enfermées dans un vide juridique.

Comme si cette infamie, condamnée des centaines de fois par les tribunaux internationaux, ne suffisait pas, on nous annonce maintenant que 30 000 déportés seront envoyés sur la base navale américaine de Guantanamo Bay. Une fois de plus, l'illégalité, le mépris des traités internationaux et l'idée inacceptable qu'il existe des pays et des peuples supérieurs au reste de l'humanité.

Malgré toutes les douleurs, comme nous le disons ici, et les ordres présidentiels des maîtres du monde, nous ne nous tairons pas face à l'infamie, et nous ne perdrons pas notre confiance et notre foi dans l'amélioration humaine, la vie future et l'utilité de la vertu (Applaudissements).

Martí nous accompagne également dans l'optimisme, car nous avons en lui l'être plein d'espoir que le pape François appelle de ses vœux, et nous avons le combattant qui est venu exprimer que « l'honneur humain est impérissable et irréductible, et rien ne le désintègre ni ne l'étouffe, et quand d'un côté on réussit à l'opprimer et à le faire disparaître, de l'autre il bondit enflammé et puissant ».

Grâce à de telles déclarations, il devient pour nous un point de référence et une personne essentielle pour entreprendre la bataille quotidienne pour la justice sur une planète au bord de l'agonie sous la domination de la cupidité. Nous ne renonçons pas ! Nous avons appris de Martí que de la douleur et de la nécessité d'y mettre fin naissent la force et la volonté d'affronter et de surmonter les plus grands défis.

La grande poétesse et dévouée Martiana Fina García Marruz, étudiant inlassablement l'œuvre de l'Apôtre, a indiqué quelques clés pour comprendre les chemins de la radicalisation de sa pensée politique.

Fina, compagne de Cintio Vitier, elle aussi enseignante et très martienne, a dit de Martí : « L'organisateur révolutionnaire est né dans le Presidio. C'est là qu'il a compris qu'il était irréaliste de construire une révolution triomphante avec de la haine. Il pensait que notre combat était celui de la justice et non de la vengeance. Avec ses discours enflammés, il a transformé les pires ennemis en amis. Il a allumé la flamme de l'amour.

Et Martí est le même être humain qui - peut-être en raison de son essence poétique, de son extrême sensibilité et de sa capacité d'analyse qui lui permettait de voir là où d'autres restaient aveugles - s'est radicalisé à tel point que dans une lettre inachevée à son frère bien-aimé, Manuel Mercado, il a écrit un paragraphe qui est au cœur du destin de Cuba, et que presque tous les Cubains connaissent par cœur.

Martí dit : « Je risque déjà chaque jour de donner ma vie pour mon pays et pour mon devoir - puisque je le comprends et que j'ai le courage de le faire - afin d'empêcher à temps, avec l'indépendance de Cuba, que les États-Unis ne se répandent dans les Antilles et ne tombent, avec une force encore plus grande, sur nos terres d'Amérique. Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent et tout ce que je ferai, c'est dans ce but ».

Il semblerait qu'il ait tout dit et pour tout le temps, comme s'il n'avait pas de barrières temporelles. Martí est lu et ses idées continuent d'être d'une utilité inépuisable, même s'il n'a pas été témoin des découvertes que l'humanité a vécues depuis qu'il est tombé héroïquement au combat.

Peu de gens comme lui ont pu prévoir, à l'heure même de sa naissance, le danger qui déborde aujourd'hui sous nos yeux, d'un empire moderne irrespectueux des droits au nom d'un mandat divin, prêt à balayer les équilibres de la civilisation.

Il semble s'être déjà exprimé en prédisant que « lorsque les empires atteignent l'apogée de leur prospérité, ils sont au bord du précipice qui les dévore ».

Il définissait le « voisin avide, qui avoue nous désirer » et nous demandait d'être vigilants « face à l'avidité possible d'un voisin fort et inégal » ; et dans le cas de Cuba, il parlait de « l'indépendance de l'archipel heureux que la nature a placé au cœur du monde ».

Il savait que, pour des raisons d'origine, tandis que ceux du Nord achetaient, ceux du Sud pleuraient, et c'est alors qu'il a souligné la nécessité de comprendre cette différence essentielle, afin que seul un pont de respect mutuel entre deux univers culturels soit viable.

Il n'a jamais encouragé l'animosité contre les bons et talentueux fils et filles de la masse continentale du Nord, mais sa réflexion sur les risques d'accepter que les nations nouvellement libérées de l'empire espagnol décadent soient subordonnées dans une relation inégale avec le nouvel empire en gestation était claire comme de l'eau de roche.

On le voit dans son indispensable essai « Notre Amérique », où il déclare : « Nous ne pouvons plus être un peuple de feuilles, vivant dans l'air, avec une couronne fleurie, claquante ou bourdonnante, selon qu'elle est caressée par le caprice de la lumière, ou brisée et abattue par les tempêtes ; il faut que les arbres s'alignent pour que le géant des sept lieues ne passe pas ! C'est l'heure des comptes et de la marche unie, et nous devons marcher en carré serré, comme l'argent aux racines des Andes ».

Cet avertissement de Martí s'applique aujourd'hui au monde entier et pas seulement à notre Amérique, car nous sommes tous confrontés, d'une manière ou d'une autre, aux désirs de la Rome du XXI^e siècle, qui s'est montrée capable de faire fi de la diversité humaine avec arrogance.

Nous sommes certainement nombreux, même dans ce public de Martí, à nous être demandé pourquoi Martí mettait l'accent sur la centralité de Cuba et, par extension, des Antilles dans l'équilibre du monde.

Armando Hart Dávalos, le père de ces événements Por el Equilibrio del Mundo, a répondu à cette question dans plus d'un texte ou d'une conférence. Je cite l'un de ses articles :

« La question que nous devons nous poser est de savoir pourquoi Martí voulait une Cuba libre, des Antilles libres et une Amérique libre. Il l'a exprimé si clairement qu'il n'y a pas de place pour le doute ou la confusion. Dans son article publié en 1894 à l'occasion de la commémoration du deuxième anniversaire du Parti révolutionnaire cubain, il a souligné ce qui suit

Dans la fidélité de l'Amérique se trouvent les Indes occidentales, qui seraient, si elles étaient esclaves, de simples pontons de la guerre d'une république impériale contre le monde jaloux et supérieur qui se prépare déjà à lui refuser le pouvoir, - de simples forteresses de la Rome américaine ; - et si elles étaient libres - et dignes de l'être par l'ordre d'une liberté équitable et laborieuse - elles seraient sur le continent la garantie de l'équilibre, celle de l'indépendance pour l'Amérique espagnole encore menacée, et celle de l'honneur pour la grande république du Nord, qui dans le développement de son territoire - malheureusement féodal déjà, et divisé en sections hostiles - trouvera une grandeur plus certaine que dans l'ignoble conquête de ses moindres voisins, et dans la lutte inhumaine que par la possession de ceux-ci elle ouvrirait contre les puissances de l'orbe pour la prédominance du monde. »

Un autre Martien indispensable pour comprendre les prédictions réalisées de l'Apôtre est le Dr Pedro Pablo Rodriguez, qui est ici l'éditeur patient et diligent de l'Édition critique des Œuvres complètes du Maître. Son essai très complet « José Martí et sa conception de l'équilibre du monde » ne peut être ignoré si l'on veut aller au fond des inquiétudes de Martí concernant l'équilibre du monde. Et ici, ce que j'ai lu de l'auteur Pedro Pablo sera plus long, car le fragment suivant me semble fondamental :

« Penseur au style aphoristique et polysémique, dès le début de son séjour à New York, il met systématiquement en garde contre le danger expansionniste représenté par les monopoles naissants aux États-Unis, qui contrôlent de plus en plus la direction gouvernementale et se livrent à l'exercice de la politique en corrompant la démocratie, et imposent une politique étrangère qui contrôle les marchés latino-américains fournisseurs de matières premières et de denrées alimentaires, et consommateurs de l'industrie du Nord. Pour ces intérêts ploutocratiques, que Martí considérait également comme nuisibles aux majorités populaires des États-Unis, il n'y avait, selon lui, aucune frontière mercantile ou géographique pour empêcher la consolidation de la domination économique sur l'Amérique latine.

« La preuve qu'il ne s'agissait ni de suppositions ni de rêveries de poète, mais d'une brillante analyse des réalités de son temps et d'une vision lucide de l'avenir immédiat, c'est qu'entre 1898 et 1930, les États-Unis sont intervenus militairement, et ont même gouverné directement dans certains cas, à Cuba, à Porto Rico, au Panama, en Colombie, en République dominicaine, en Haïti, au Mexique et au Nicaragua ».

Pedro Pablo poursuit en expliquant quelque chose qui est très présent aujourd'hui, à notre époque : « Évidemment, la proximité prévisible de l'ouverture du canal de Panama a fait que Martí était d'accord avec de nombreux observateurs de l'époque dans la perception que cette route augmenterait l'importance des Antilles et de l'Amérique centrale pour la géopolitique des États hégémoniques de l'époque. Il était tellement convaincu de l'importance d'un équilibre entre les grandes puissances que dans le Manifeste qu'il a rédigé dans la ville dominicaine de Montecristi pour expliquer pourquoi la dernière guerre d'indépendance cubaine avait commencé en février 1895, il déclare : La guerre d'indépendance de Cuba, point de jonction du faisceau d'îles où le commerce des continents va se croiser dans l'espace de quelques années, est un événement d'une grande portée humaine, et un service opportun que l'héroïsme judicieux des Antilles prête à la fermeté et à l'équité des nations américaines, et à l'équilibre encore vacillant du monde ».

Voilà pour l'indispensable fragment de l'essai de notre cher Pedro Pablo. Vous trouverez certainement en divers points de ce qu'il a lu combien José Martí a pressenti, et avec raison, les graves dangers qui nous

guettent aujourd'hui, alors que nous ne sommes même pas encore l'Amérique unie qui peut y faire face.

Soyons absolument clairs. Le comportement agressif et les prétentions des États-Unis, tels que manifestés par le gouvernement nouvellement installé, menacent la population même de ce pays, en particulier les segments les plus pauvres et les plus dépossédés. Ils menacent également la paix internationale, y compris celle de notre région d'Amérique latine et des Caraïbes. Cette réalité ne peut être ignorée.

Dans le scénario politique de ce pays, les forces politiques, économiques et sociales qui ont gagné le plus d'influence embrassent des idées xénophobes, racistes, discriminatoires et suprémacistes que l'humanité a lutté pour surmonter après la fin de la Seconde Guerre mondiale et la défaite du nazisme-fascisme il y a 80 ans.

Il s'agit d'un phénomène inquiétant que l'on peut observer dans un certain nombre de pays de diverses régions. Les partis politiques et les personnalités politiques réactionnaires gagnent du terrain. Il se manifeste même par le soutien fréquent et dangereux des secteurs pauvres, modestes et de la classe ouvrière, qui s'identifient aux politiciens et aux programmes qui représentent ces courants. Il s'agit d'un phénomène qui reflète souvent le désespoir, l'impuissance et le pessimisme face à l'injustice croissante.

Ces courants sont le fruit du capitalisme, de sa nature égoïste, prédatrice et excluante. Ils se sont renforcés à la suite de l'expansion des politiques néolibérales au cours des 40 dernières années et de l'échec retentissant de ces politiques à répondre aux intérêts et aux besoins de la majorité, à garantir de meilleures conditions de vie et à promouvoir la justice sociale.

Ce sont des politiques dont le résultat le plus palpable est l'accroissement des inégalités, la polarisation sociale, l'exclusion, la méfiance envers les autres et les frictions culturelles, ethniques et religieuses. Elles se traduisent également par une émigration désordonnée, le développement de l'illégalité, du trafic de drogue et de la corruption.

Dans une large mesure, ils ont contribué à l'érosion du pouvoir souverain dans plusieurs pays, à la perte d'une véritable autodétermination et à l'arrivée au pouvoir de gouvernements clairement subordonnés à la volonté de l'impérialisme et des grandes sociétés et transnationales qui le nourrissent.

Malheureusement, même lorsque des forces progressistes ou de gauche ont gouverné, elles ont parfois manqué de temps, de force, de volonté ou d'indépendance suffisante pour affronter les programmes économiques néolibéraux qui sont à l'origine de nombreux problèmes politiques et sociaux dont souffrent aujourd'hui les pays en développement.

L'ordre international né à la fin de la Seconde Guerre mondiale, qui est dans une large mesure celui qui prévaut aujourd'hui, est l'héritier du colonialisme, de l'histoire de l'exploitation, du pillage et de l'esclavage qui a enrichi un ensemble spécifique de puissances coloniales et leurs sociétés, au prix de la souffrance, du déracinement, de la destruction, de la soumission et du sous-développement des anciens territoires colonisés.

L'impérialisme en tant que système de domination n'est pas un phénomène nouveau. Cependant, l'ère de la mondialisation néolibérale a pris des formes plus sophistiquées et moins visibles. Il ne s'agit plus seulement d'une occupation territoriale directe, bien qu'elle soit toujours d'actualité, comme le subissent les héroïques frères et sœurs palestiniens. Elle se manifeste également par le contrôle des marchés, des ressources naturelles, des chaînes d'approvisionnement et, surtout, de la technologie et de l'information.

Les oligarchies qui dominent le monde aujourd'hui ne se contentent pas d'accumuler des richesses, elles concentrent le pouvoir politique, culturel et social, perpétuant ainsi un profit qui favorise quelques-uns au détriment du plus grand nombre. Les grandes entreprises industrielles, les conglomérats financiers et les géants technologiques ont tissé une toile d'influence qui dépasse les frontières. Leurs décisions affectent la vie de millions de personnes, de l'accès aux médicaments à la confidentialité de nos données. Ces élites cherchent non seulement à maximiser leurs profits, mais aussi à consolider leur hégémonie, en imposant des standards et des normes qui perpétuent la dépendance de ce qui est de plus en plus reconnu comme le Sud global.

Bien que le colonialisme ait été presque complètement aboli dans la seconde moitié du 20^e siècle, ses conditions et ses vestiges ont prévalu sous de nouvelles formes.

C'est l'essence même de l'ordre international actuel et cela explique la réalité inacceptable selon laquelle le fossé entre les pays développés et les pays sous-développés tend à se creuser, loin de se réduire, sans aucune perspective de changement de cette tendance.

Il existe une abondance de documents, de déclarations, de discours et de résolutions des Nations unies et de ses agences qui décrivent ce scénario. Les propositions sur la manière de réagir et sur ce qu'il convient de faire remontent au moins aux années 1960. Il est bien connu que la possibilité de changement et la perspective d'un ordre international plus juste et plus durable se sont heurtées à une forte résistance de la part des principales puissances économiques et militaires, largement représentatives des anciennes puissances mondiales.

Il existe une abondance de documents, de déclarations, de discours et de résolutions des Nations unies et de ses agences décrivant ce scénario. Les propositions sur la manière de réagir et sur ce qu'il convient de faire remontent au moins aux années 1960. Il est bien connu que la possibilité de changement et la perspective d'un ordre international plus juste et plus durable ont fait l'objet d'une résistance farouche de la part des grandes puissances économiques et militaires, largement représentatives des anciennes puissances coloniales.

Les nations en développement, et en particulier leurs peuples, ont le droit de rêver qu'un monde meilleur est possible, et elles ont le droit et le devoir de se battre pour l'obtenir (Applaudissements).

Cela ne sera possible que si des progrès significatifs sont accomplis vers un ordre international différent de celui d'aujourd'hui. Il doit s'agir d'un ordre véritablement démocratique, dans lequel toutes les nations ont la possibilité de contribuer et d'être représentées sur un pied d'égalité. Il doit s'agir d'un ordre durable qui promeut la paix, la sécurité pour tous, la justice sociale, la prospérité équitable, le respect de la pluralité culturelle, ethnique et religieuse ; qui promeut l'accès démocratique à la science et à la technologie, et les droits de l'homme pour tous, et pas seulement pour les élites privilégiées ; qui est basé sur la solidarité, la coopération et le respect du droit de chaque pays à choisir son système politique, économique et social sans ingérence étrangère.

Ce qui est fondamental dans ce nouvel ordre, c'est son contenu et l'engagement que nous sommes capables de mobiliser pour le réaliser.

Les défis à relever pour y parvenir ou même s'en approcher sont immenses. Il est difficile de répondre à la question de savoir comment y parvenir. Mais il ne fait aucun doute qu'il faut de l'unité, de la stratégie et une vision claire de ce que nous voulons réaliser. Et, comme l'a dit Fidel : « Semez des idées, semez des idées, semez des idées, semez des idées et semez la conscience » (Applaudissements).

Après avoir revu José Martí et évalué la situation actuelle, tous les doutes sont dissipés. Il est celui qui nous avertit et il est aussi l'antidote à tous les déséquilibres, parce qu'il nous aide à comprendre le seul langage possible, le langage commun : le langage humain.

Son esprit nous conduit à la défense de nos racines ancestrales, de nos identités que les nouveaux colonisateurs rêvent de démanteler, de notre dignité, de notre possibilité créatrice, de l'unité si nécessaire, de l'estime de soi pour être les femmes et les hommes naturels que nous sommes, du courage, du stoïcisme, de la sensibilité, de cette force puissante dont Martí disait : « Grâce à l'amour, on voit. Avec l'amour, on voit. C'est l'amour qui voit » (Applaudissements).

Depuis cette tribune que nous érigeons à sa mémoire, je voudrais partager avec vous le souhait ardent que Martí continue à nous rassembler, que son optimisme, brandi comme une épée, même dans les scénarios les plus défavorables, soit un horizon et un maître et que, protégés par lui, nous n'abandonnions jamais la certitude que, comme il le disait si fermement : « L'honneur peut être sali. La justice peut être vendue. Tout peut être déchiré. Mais la notion de bien flotte au-dessus de tout et ne fait jamais naufrage » (Applaudissements).

Ayons le désir légitime de devenir, par nos efforts quotidiens et nos meilleurs rêves, de véritables disciples de José Martí, comme l'a fait Fidel, et avec lui la Génération du Centenaire Martí, comme l'ont fait tant d'hommes et de femmes dignes qui ont porté l'Apôtre jusqu'à notre époque.

Sur ces chemins, je suis sûr que nous trouverons, jour après jour, le sens de sa formidable affirmation : « Le bonheur existe sur terre ; et il se conquiert par l'exercice prudent de la raison, la connaissance de l'harmonie de l'univers et la pratique constante de la générosité ».

Depuis Cuba libre et souveraine, qui résiste et crée sans se lasser, portant sur sa poitrine « les doctrines du Maître », comme Fidel l'a fait devant ceux qui l'ont jugé en 1953, nous ratifions aux Martiens de partout qui nous ont accompagnés ces jours-ci, que nous continuerons à lutter pour l'équilibre du monde, en tant que contribution à la préservation de l'espèce humaine !

Vive Martí ! (Exclamations : « Vive Martí ! »)

Vive ses idées ! (Exclamations : « Vive ! »)

Hasta la Victoria Siempre ! (Jusqu'à la victoire toujours) (Exclamations : « Nous vaincrons ! »)

(Applaudissements prolongés.)

(Traduit du site de la Présidence de la République)

<https://www.radiohc.cu/index.php/fr/especiales/exclusivas/375546-diaz-canel-pour-un-ordre-international-base-sur-la-cooperation>



Radio Habana Cuba